

LE PERSONNAGE DE BATOUALA DANS LE CYCLE DE LA BROUSSE AFRICAINE DE RENÉ MARAN DE 1913 À 1953

Charles W. SCHEEL*

RÉSUMÉ : Très peu d'études se sont penchées sur le personnage de Batouala, le vieux « Moukondji », dans le roman éponyme, sous-titré « véritable roman nègre », et encore moins sur son rôle dans deux romans ultérieurs de René Maran, où Batouala réapparaît, alors qu'il semblait être bien mort à la fin du premier. Il s'agit de *Djouma, chien de brousse* (1927) et de *Bacouya, le cynocéphale* (1953), des romans « animaliers », puisqu'ils sont narrés du point de vue d'un chien et d'un singe successivement. Or ces trois romans suscitent une question sur leur représentation du personnage de Batouala. Il est nègre, certes, mais est-il un véritable héros de roman ?

MOTS-CLÉS : Batouala. Djouma. Bacouya. Roman animalier. Brousse. Héros.

René Maran n'a passé qu'une dizaine d'années dans les administrations coloniales de l'AEF, mais son séjour en pays banda dans l'Oubangui-Chari, puis en pays sara au Tchad, a inspiré son imaginaire de romancier et de conteur plus qu'aucun autre espace de sa vie. Après le personnage du vieux chef, le « moukondji », dont le nom est mis à l'honneur dès *Batouala*¹, ce sont les *Bêtes de la brousse*² qui apparaissent dans les titres des romans comme des contes :

* Professeur de littérature américaine. Université des Antilles. Schoelcher – Martinique. 97275 -charlesscheel24@gmail.com. Docteur en littérature française de l'Université du Texas et de l'Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle, et habilité en littérature générale et comparée. Ses recherches portent principalement sur le roman du vingtième siècle en Europe et dans les Amériques. Il est actuellement coordinateur du groupe de travail René Maran au sein de l'équipe Manuscrits Francophones de l'ITEM-CNRS. Il a publié notamment *Réalisme magique et réalisme merveilleux. Des théories aux poétiques* à Paris chez L'Harmattan en 2005, avec une préface de Daniel-Henri Pageaux. La plupart de ses études sont consultables sur le site : <https://univ-antilles.academia.edu/CharlesScheel>.

¹ Voir Maran (1921, 1938).

² Voir Maran (1941, 2021).

Djouma, chien de brousse, « Youmba, la mangouste », « Bassaragba, le rhinocéros », « Doppélé, le charognard », « Bokorro, le serpent python », « Boum, le chien, et Dog, le buffle », *M'Bala, l'éléphant*, « Baingué, le phacochère », « Les Fourmis », et, pour finir, *Bacouya le cynocéphale*³. Et c'est d'ailleurs encore une autre bête, Moumeu, le caïman, qui finit par avaler Kossi, le beau guerrier – et grand initié, héros infortuné du *Livre de la brousse*⁴.

En raison du scandale suscité par l'attribution du Goncourt en 1921 au premier roman d'un écrivain noir, quasiment inconnu des milieux littéraires parisiens (même s'il avait publié deux recueils de poèmes dans la capitale, en 1909 et 1912), le nom « Batouala » a été presque systématiquement associé, dans la littérature critique, aux quelques assertions de la célèbre préface du roman, par lesquelles René Maran dénonçait les excès de la colonisation française en AEF et remettait ainsi en cause la supériorité réputée de la « civilisation » occidentale sur les mœurs africaines.

Très peu d'études se sont penchées sur le personnage de Batouala dans le roman éponyme, sous-titré « véritable roman nègre », et encore moins sur son rôle dans deux romans ultérieurs de René Maran, où Batouala réapparaît, alors qu'il semblait être bien mort à la fin du premier : *Djouma, chien de brousse* (1927) et *Bacouya, le cynocéphale* (1953), deux romans qu'il convient de qualifier d'« animaliers » car ils sont narrés du point de vue d'un chien et d'un singe successivement.

Or ces trois romans suscitent une question sur leur représentation du personnage de Batouala : il est nègre, certes, mais est-il un véritable héros de roman ?

*

Comme le montre la liste de la trentaine d'ouvrages publiés par René Maran, l'écrivain, poète à ses débuts, a alterné pendant un demi-siècle de production écrite, des recueils de poésie, des romans ou recueils de contes, et des essais ethnographiques ou historiques – sans parler d'innombrables articles, préfaces et correspondances publiés dans divers périodiques ou conservés dans diverses archives.

L'un des pans les plus substantiels de cette production est constitué par l'ensemble de textes de fiction que je propose de désigner comme « le Cycle de

³ Voir Maran (1927, 1943, 1953).

⁴ Voir Maran (1934).

Le personnage de Batouala dans le cycle de la brousse africaine de René Maran [...]

la brousse africaine »⁵. Si la cohérence de ce Cycle n'a pas été reconnue jusqu'ici, c'est pour tout un faisceau de raisons, en grande partie liées à l'état du « champ littéraire négro-africain », au sein de celui, plus large, de la francophonie, depuis 1918 au moins, et des relations problématiques que cette dernière notion entretient avec celle de « littérature française » tout court⁶. Car René Maran, auteur français né en Martinique de parents guyanais, qui a publié toute son œuvre à Paris pendant un demi-siècle, est quasiment absent des anthologies et autres manuels de littérature française.

Par contre, il est mentionné dans l'ouvrage de référence que constitue l'*Anthologie de littérature négro-africaine* de Lilyan Kesteloot (1987) qui, après avoir évoqué brièvement la carrière de René Maran et la place de *Batouala* dans le champ qu'elle travaille, offre trois pages d'extraits de ce roman et une de sa préface. Elle mentionne aussi que Maran « [...] écrivit encore de nombreux romans sur l'Afrique dont *Le livre de la Brousse*, *Djouma chien de brousse* et des romans psychologiques, *Un homme pareil aux autres* et *Le cœur serré*. » (KESTELOOT, 1987, p.35). Ni les essais, ni les poèmes, ni les deux autres romans ou le recueil de contes animaliers, *Bêtes de la brousse* ne sont évoqués. Mais la seule table des matières de l'anthologie de Kesteloot montre à quel point René Maran était un précurseur solitaire – non pas tant de la négritude, comme l'a suggéré Senghor – que de la publication d'œuvres sur l'Afrique noire par un noir, avant les indépendances, que ce soit dans les champs francophone ou anglophone, pour ne rien dire des champs en langues africaines qui n'existaient pas encore dans cette période de la fin des colonisations.

Une autre raison qui explique l'absence de prise de conscience de la particularité du Cycle de la brousse, est tout simplement la rareté de ces livres, dont aucun n'a jamais eu le succès de *Batouala*, et plusieurs n'ont jamais été réédités après leur sortie originelle. Ainsi *Djouma* – publié en 1927 après *Batouala* et *Le Petit Roi de Chimérie* – n'est répertorié que dans deux des bibliothèques de

⁵ Je reprends ici certains passages de ma communication intitulée « De Batouala à Bacouya le cynocéphale : le Cycle de la Brousse africaine de René Maran » au Colloque en Hommage à René Maran organisé par la Collectivité Territoriale de Martinique à Fort-de-France le 15 janvier 2021. Ce Cycle comprend : *Batouala. véritable roman nègre* (1921/1938) ; *Djouma, chien de brousse* (1927) ; *Le Livre de la brousse* (1934), « Youmba, la mangouste » (1934/1938) ; *Bêtes de la brousse* (1941, qui inclut : « Bassaragba, le rhinocéros », « Doppélé, le charognard », « Bokorro, le serpent python », « Boum, le chien, et Dog, le buffle ») ; *MBala, l'éléphant* (1943 ; et dont l'édition de 1947 inclut « Les derniers jours de Baingué [le phacochère] » et « Les fourmis » ; Bacouya, le cynocéphale (1953) ; « Pohirro » (1987/2018). Voir Maran (1921, 1938, 1927, 1934, 1941, 1943, 1947).

⁶ Cette question a été évoqué en détail par Ferroudja Allouache pendant le colloque *CLEF – René Maran et la Guyanité* qui a eu lieu au Brésil du 16 au 18 juin 2021 et dont la communication, devenue article, se trouve dans ce dossier. Voir Colóquio... (2021).

toutes les universités de France, et beaucoup d'universités de création récente – en Afrique notamment – ne possèdent guère que *Batouala*, seule œuvre qui soit restée au catalogue d'Albin Michel sans interruption : Goncourt à succès oblige. Or le personnage de Batouala est dévoilé bien davantage dans *Djouma* –, puis – très peu à son avantage – dans *Bacouya*.

Quel portrait de Batouala dans *Batouala* ?

C'est certainement le personnage de Maran le mieux connu – surtout dans la version dite définitive du roman publiée en 1938 et rééditée sans interruption depuis, mais on peut lui préférer l'édition d'origine de 1921 qui obtint le Goncourt. Une comparaison minutieuse des deux versions a été faite par l'un des premiers spécialistes de littérature africaine et antillaise de langue française, le linguiste Michel Hausser, longtemps directeur de L'École des lettres de Brazzaville puis chargé de conférences à l'Université Bordeaux III. Sa magistrale étude sémiotique intitulée *Les deux Batouala* (1921 et 1938) parut au Québec en 1975 et l'introduction offrait déjà une analyse de la réception de l'œuvre de René Maran qui me paraît toujours pertinente aujourd'hui :

Quels que soient la valeur et le rang qu'on accorde à l'auteur de *Batouala* dans la littérature française, sa place dans la littérature négro-africaine est, sans discussion possible, considérable [...] ... avec *Batouala*, Maran qui croyait seulement faire œuvre originale dans une certaine tradition française, a du même coup, sans l'avoir voulu ni pressenti (pouvait-il en être autrement dans les années 1915-1930?), donné l'un de ses premiers textes à une littérature nouvelle. (HAUSSER, 1975, p. 9).

A la fin de son étude, bourré des chiffres et des tableaux chers au structuralisme, Hausser (1975, p. 94-96) arrivait à des conclusions qui me paraissent également pertinentes pour la critique actuelle. Sur le plan statistique, Hausser avait détaillé comment s'était réparti l'important travail d'amplification du texte (qui est augmenté de plus de 30%), mais l'analyse sémiotique permet aussi à Hausser (1975, p. 94-95) de conclure que les modifications ne répondent pas aux « [...] transformations politiques, sociales et surtout culturelles [...] de l'idéologie nouvelle des dernières années d'avant-guerre. » Selon lui, elles traduisent plutôt une « littérisation » de l'œuvre, fondée sur « l'amour du beau langage, de

Le personnage de Batouala dans le cycle de la brousse africaine de René Maran [...]

l'élégance, d'une certaine préciosité, d'un certain académisme, etc., bref, tout ce contre quoi se sont élevés les rédacteurs de *Légitime Défense* ».

La lecture méthodique de Hausser mettait donc en relief que le travail de Maran sur le texte de *Batouala* consistait à le lisser et non à en aiguiser les pointes visant les actions des *boundjous*, c'est-à-dire des blancs de malheur qui sont venus perturber les modes de vie traditionnels des Bandas. C'est l'argument que Batouala, le *Moukondji*, développe avec une verve grandement stimulée par la bière de mil et l'attention flatteuse que lui portent les hommes importants de la tribu qui l'entourent, dans sa longue tirade avant les festivités du *ganza* au début du roman : « Je ne me lasserai jamais de dire, proférait cependant Batouala, la méchanceté des 'boundjous'. Jusqu'à mon dernier souffle, je leur reprocherai leur cruauté, leur duplicité, leur rapacité. » (MARAN, 1921, p. 97).

De cette tirade sont extraites les citations comme celle ci-dessus, que l'on trouve dans tant d'études pour illustrer avec des mots du protagoniste du roman, les violentes attaques contre *les abus* du colonialisme, que l'écrivain avait formulées dans sa fameuse préface. De telles assertions confortent évidemment les lectures postcoloniales de l'œuvre et aboutissent à des formulations comme, par exemple, le sous-titre « Dénonciation du colonialisme » donné au Colloque en hommage à René Maran, organisé à Fort-de-France par la CTM, en janvier 2021. Mais était-ce là l'intention profonde de Maran, en publiant ce roman qu'il avait mis au moins cinq ans à rédiger pendant son service dans l'administration coloniale française en Afrique?

L'argument du roman

Batouala décrit, de manière assez succincte, en quelques tableaux, les trois ou quatre derniers mois de la vie de Batouala, vaillant guerrier devenu chef de plusieurs villages bandas avant qu'il ne meure lentement d'une blessure infligée par Mourou, la panthère, lors d'une grande chasse au feu. Un narrateur omniscient et extradiégétique raconte – dans une langue souvent poétisée et truffée de termes africains – les mœurs d'une tribu animiste vivant de manière traditionnelle, alternant activités agricoles, chasses, chants et danses – tout ceci étant occasionnellement bousculé par les exigences productivistes du commandant de poste blanc. Dans ce cadre se développe une intrigue érotique autour d'un trio de personnages : Batouala, sa femme préférée, Yassigui'ndja, et le jeune chasseur Bissibi'ngui qui convoite cette dernière, après avoir déjà réussi à coucher avec les huit autres épouses du chef.

Les douze chapitres de la version d'origine exposent de manière chronologique l'action du roman, qui part du réveil au petit matin d'un Batouala somnolent avec délices dans sa case de chef, aux côtés de son épouse préférée, pour finir – dans la même case – avec un Batouala mourant la nuit de ses blessures, mais qui, dans un dernier sursaut d'énergie, aura réussi à se lever pour en chasser Bissibi'ngui et Yassigui'ndja, qui n'avaient pas attendu son dernier soupir pour céder à leur désir et s'accoupler sous son nez. Ce drame de la jalousie est narré – en grande partie – sans focalisation particulière par un personnage, sauf pour des passages centrés sur la perception interne de Batouala, de son chien Djouma, et de son disciple en matière de chasse mais aussi concurrent en amour, Bissibi'ngui⁷.

Pour résumer, le portrait du *moukondji* offert dans ce premier roman est celui d'un guerrier banda qui devint un grand chef légendaire, entouré de neuf épouses et chanté par les griots, pour avoir été fort et vaillant dans sa jeunesse mais qui se trouve maintenant croqué dans des situations peu flatteuses en fin de course. Ainsi convient-il de souligner que Batouala, le grand chef, non seulement se sauve avec tout le monde quand l'orgie du ganza est interrompue par le retour inopiné du commandant blanc et de ses gardes noirs, mais qu'il laisse son propre père, qui avait tenu des propos très mesurés avant de se mettre au Pernod, couché ivre mort sur la place devant le poste. Quand le commandant demande brutalement « Et quel est ce salaud de nègre qui dort-là ? », c'est le Sandoukou qui répond tout aussi brutalement : « Ca y'en a Batoula son père. [...] Moi y'en a croire lui crevé fini, passé qué lui y'en a boire kéné pacaille » (MARAN, 1921, p.114), où on le trouvera mort au matin. Et à la fin du livre, si Batouala lui-même meurt dans des souffrances atroces à cause de ses entrailles pourries, c'est en chasseur défaillant, puni par les dieux pour avoir cédé à la jalousie et visé Bissibi'ngui avec sa sagaie, plutôt que la panthère, lors de la chasse au feu traditionnelle.

Quel portrait de Batouala dans *Djouma, chien de brousse* ?

Il n'aura fallu que trois ou quatre ans à Maran après son retour définitif d'Afrique en 1923, pour revenir à la *matière* africaine dans ses publications :

⁷ J'ajoute ici le commentaire que je n'ai pas réussi à introduire dans le « chat » lors de la communication de Tina et de Laura le 16 juin, et qui est intéressant pour les approches féministes de l'œuvre. Hausser avait déjà souligné qu'à part une amplification générale du texte de 1921, le changement le plus notable dans l'édition de Batouala de 1938, est l'insertion d'un nouveau et long chapitre III, presque entièrement focalisé par Yassigui'ndja. J'ajoute que ce chapitre nous offre un point de vue féminin – et critique – de Batouala et de Bissibingui, chose assez rare dans l'œuvre de Maran.

Le personnage de Batouala dans le cycle de la brousse africaine de René Maran [...]

Djouma, chien de brousse paraît en 1927⁸ et nous savons, par la correspondance de Maran, qu'il conçoit cet ouvrage comme la suite de *Batouala*. Or il s'agit là de sa première œuvre animalière puisque *Djouma* est la biographie d'un petit chien roux, sous forme de roman d'apprentissage. En l'occurrence il s'agit du chien déjà mentionné dans *Batouala*, et ce nouveau roman commence le jour de sa naissance dans la case de Batouala « dont le sommeil ne pouvait se comparer qu'à celui des enfants ou à celui des morts » – d'ailleurs on l'appelait le « gogolo », c'est à dire le ronfleur, que rien ne pouvait réveiller. Batouala dormait donc quand Mbimé la mélancolique, « vulgaire chienne de brousse que Batouala ne nourrissait qu'à coups de trique », mit bas dans son coin de la case, quatre petits chiots qu'elle vint offrir à Batouala, son seigneur et maître, au petit matin.

De ces quatre chiots, le premier est victime du scorpion et, le second, de Doppélé le charognard, toujours à l'affût, quand les cadavres sont rares, d'une gâterie imprudemment égarée devant une case. Le troisième, Yavrr, est offert à la belle Yassigui'ndja, que Batouala courtise à cette époque pour en faire sa première épouse⁹, et pour laquelle il doit encore réunir une dot adéquate. Reste donc Djouma, « le petit chien roux », dont on suit la croissance et les frasques dans le village de Batouala où il amuse tout le monde et observe naïvement le sport bizarre que pratique le fougueux Bissibi'ngui avec les diverses femmes de Batouala, dès que ce dernier a le dos tourné, mais aussi les activités frénétiques du village, quand Sandoukou, le « capita », vient rappeler au nom du commandant de poste, qu'il faut récolter impérativement un gros quota de caoutchouc, sous peine de sévices divers.

Ce que Maran montre en focalisant son récit sur Djouma, c'est en fait toute l'histoire du village de Batouala, avant sa conclusion dans le roman éponyme précédent. Djouma découvre la brousse en accompagnant la population aux champs, s'y épuise aussi en ruts frénétiques avec des chiennes en chaleur. A Grimari, le jour du marché au caoutchouc, Djouma voit comment son maître, le fier Batouala, se retrouve enfermé au cachot pour quinze jours, sur ordre du commandant blanc – en raison des mensonges de Sandoukou, le chef de la milice.

⁸ Seules deux bibliothèques universitaires de France disposent d'un exemplaire de ce roman qui n'a jamais été réédité. Je cite le texte à partir de la saisie que Roger Little a eu l'amabilité de mettre à la disposition du groupe René Maran de l'ITEM, en regrettant de ne pouvoir donner de références paginales des citations à la version publiée.

⁹ Il me faut corriger ici une assertion erronée dans ma communication à la CTM (Communauté Territoriale de Martinique) le 15 janvier 2021. Yassigui'ndja est bien la première – et non la neuvième – épouse de Batouala. Hausser avait déjà souligné les incohérences dans les représentations de ce personnage par Maran. Contrairement au stéréotype de bien des romans mettant en scène des sociétés polygames, l'épouse préférée n'est pas nécessairement la plus jeune ou la dernière.

Et c'est toujours Djouma qui accompagne Batouala, libéré, qui veut oublier ses malheurs en partant à la chasse au feu, féroce, pendant laquelle les Bandas profitent de la confusion pour attaquer leurs ennemis, les Lam'bassis. Or Batouala tue dix guerriers Lambassis à lui tout seul et se retrouve fêté en héros par les siens, pendant trois jours de débauche.

Trois ans passent et le récit reprend après les funérailles de Batouala. Une fois son maître enterré, Djouma est chassé à coups de pieds par les hommes « noirs de peau » du village et se retrouve perdu à Grimari, où le commandant de poste, un homme blanc, l'adopte et le gave de sucre et de bœuf en conserve. De « chien de brousse », il devient donc chien de poste (chien traître ?), et observe avec cynisme la valse des commandants et leurs diverses tactiques pour plaire à leurs supérieurs, en augmentant les corvées de portage pour « ces salauds de Bandas ». Un jour où il accompagne le commandant dans une tournée, Djouma retrouve le village de Batouala et veut se joindre à la chasse. Mais il est pris dans le feu, et des phacochères paniqués l'éventrent au passage. Après quoi Doppélé et d'autres charognards fondent sur lui, ne laissant de Djouma – « chien, fils de chien, que des ossements sans noms ». Et le narrateur de conclure : « La brousse s'était vengée. Son enfant l'avait fuie. / Mais à sa façon, elle avait repris son enfant ».

Comme naguère à Fort-de-France, je regrette que René Maran ne puisse participer à ce colloque en ligne au Brésil, au titre d'invité d'honneur, car j'aurais aimé chipoter sur cette conclusion ainsi que sur le titre du roman. En effet, contrairement à Youmba, Mourou, Bassaragba – et autres pythons et charognards peuplant la « Comédie animale » (LITTLE, 2021, p. 232)¹⁰ imaginée par l'écrivain, il me semble que Djouma n'était pas un chien de brousse mais un chien de case, où il habitait en compagnie des autres espèces domestiquées, à savoir les humains, la volaille et les cabris. C'est-à-dire toutes les espèces vulnérables qui avaient intérêt à se barricader la nuit pour être à l'abri des bêtes sauvages. Une telle protection était plus efficace si doublée par une palissade de branches autour des cases, mais celle-ci n'avait aucun effet si ce village se trouvait sur le chemin d'un troupeau d'éléphants en colère, qui pouvait dévaster l'ensemble des cases aussi rapidement que les champs de plantation aux alentours.

De telles scènes seront décrites par Maran avec maestria plus tard, dans *Mbala, l'éléphant*, animal aussi dangereux que le rhinocéros. Et pourtant, même ce géant du règne animal n'est rien en regard de la force des éléments naturels, lorsque ceux-ci se déchainent. Mais dans *Mbala* comme dans les contes animaliers

¹⁰ Ainsi que la nomme, très justement, Roger Little, dans divers contextes, comme celui de sa postface à la réédition récente de *Bêtes de la brousse* (LITTLE, 2021).

Le personnage de Batouala dans le cycle de la brousse africaine de René Maran [...]

ultérieurs de René Maran, c'est par le biais des sens des animaux focalisateurs de l'action, que les lecteurs découvrent des secrets que seul le privilège extraordinaire de l'omniscience que s'accorde le narrateur de fiction, permet normalement de mettre sur le papier.

Dans les romans animaliers, *Djouma*, par exemple, il en va de même : c'est la mobilité du petit chien roux, dormant dans un petit coin de la case de Batouala, qui permet au narrateur d'exposer les moments de passion amoureuse du beau Bissibi'ngui comme les actes parfois sordides du vieux Moukondji. Celui-ci, un jour de mauvaise humeur, a tué et fait griller sa chienne Mbimé, la mère de Djouma, et celui-ci reçut ensuite les os de sa maman à ronger. Bref, Batouala n'a vraiment pas le beau rôle dans *Djouma*, le roman que Maran – dans sa correspondance – appelait pourtant « la suite de *Batouala* » – dans l'ordre chronologique de ses publications, alors qu'il s'agit plutôt de sa pré-histoire.

Quel portrait de Batouala dans *Bacouya, le cynocéphale* ?

Dans son dernier roman consacré à la brousse, *Bacouya, le cynocéphale*, publié en 1953, Maran commence en soulignant la diversité de la brousse à bien des points de vue :

On croit souvent que toutes les brousses se ressemblent. Quelle erreur ! Un Banda n'a rien de commun, bien qu'ils soient tous deux noirs de peau, avec un Mandjia, pas même quand il le tue et le mange pour se pénétrer de ses vertus. / En quoi Yavrr, le petit chien qui parle la langue ouah-ouah, pourrait-il être comparé à Gougoua, le buffle, mainteneur de la civilisation meuh ? Tout les différencie. [...] / Il en est de même de la brousse, peuplée de vie et de mort, et toujours en proie à la faim [...] Chaque brousse a son caractère, sa lumière, sa respiration, son odeur. Surtout son odeur. (MARAN, 1953, p.7).

Et Maran de continuer en décrivant précisément – mais aussi poétiquement – les diverses espèces peuplant ces diverses brousses d'un territoire plus grand que la France, avant d'introduire le héros du livre, fort philosophe : « Personne ne peut donc disconvenir qu'il y a brousse et brousse, ni que la meilleure de toutes soit celle où l'on a vu le jour ou que le hasard a imposé à ses hôtes. *Bacouya, le cynocéphale* partageait la seconde de ces façons de voir. » (MARAN, 1953, p. 10).

Pour résumer le roman, *Bacouya*, ayant grandi en captivité « [...] pendant douze lunes dans l'intimité d'un deux pieds blanc installé à Krébédgé au bord de

la Tomi. » (MARAN, 1953, p. 10), était parvenu à comprendre ce qu'il se disait dans cette maison. Et il avait profité de l'inattention du boy commis à sa garde « [...] pour montrer la largeur de son dos à l'homme blanc de peau dont ce boy était l'esclave, et lui, Bacouya, le jouet. » (MARAN, 1953, p. 11) En d'autres termes, ce roman est celui d'un singe « marron » qui, retourné à la brousse, va devoir apprendre à survivre et à s'imposer tant aux autres mâles qu'aux femelles de son espèce pour en devenir le chef. Ce nouveau roman d'apprentissage est aussi savoureux que les précédents dans les descriptions, les transcriptions de rêves ou de chants, et les scènes dialoguées entre toutes sortes de personnages, principalement entre Bacouya et Koukourou, le perroquet désabusé et ironique, grand pourvoyeur d'informations sur tout ce que même les singes ne peuvent voir du haut des arbres. En effet, qui mieux que les oiseaux, peut observer d'en haut, les ravages faits par les buffles ou les éléphants dans les champs du village de Batouala, ou l'impeccable travail de nettoyage accompli par les fourmis, espèce où « [...] tout se plie à la plus stricte discipline collectiviste [...] » (MARAN, 1953, p. 171), et que rien ni personne ne saurait arrêter ?

L'une des batailles les plus divertissantes du roman est celle entre la tribu des cynocéphales de Bacouya et celle du village de Batouala, agacée par la présence des singes sur leurs terres. Mais la danse de guerre de Batouala, « [...] fier de sa vigueur renommée et des plumes d'apparat plantées dans ses cheveux [...] » (MARAN, 1953, p. 189) fait surgir un Bacouya qui vient faire face à son rival, « se dressant de toute sa hauteur » et baillant en découvrant ses redoutables canines, avant de marteler le sol et de se frapper la poitrine en hurlant si fort avec ses congénères, que Batouala, « [...] gris de peur, prit la fuite, suivi de ses guerriers tantôt si remplis de superbe [...] » (MARAN, 1953, p. 190). Il va sans dire que Batouala ne saurait accepter une telle humiliation et il fait battre les tam-tams pour rameuter les villages circonvoisins. Une bataille épique se met en place avec des monceaux de victimes de part et d'autre, mais voilà que :

[...] l'homme blanc de peau, suivi de ses noirs exécuteurs de basses oeuvres, venait de franchir la Pombo et mettait ses forces et ses bâtons de foudre à la disposition de Batouala. / D'interminables clameurs saluèrent son arrivée. [Les Bandas déliraient] de joie, [alors que Bacouya, entouré de ses femelles et d'un dernier carré de fidèles, se disait que] son devoir était tout tracé. Il devait lui abattre ce Blanc, pourvoyeur de cadavres. De quel droit se mêlait-il des différends de famille entre singes à gueule de chien et hommes noirs de peau? (MARAN, 1953, p. 223).

Le personnage de Batouala dans le cycle de la brousse africaine de René Maran [...]

Bacouya se vengerait donc des lunes de sa captivité à Krébédgé. Mais quand l'homme blanc le mit en joue, la plus vieille des femelles de Bacouya s'interposa et « tomba au pied de son mâle en rauquant un râle affreux » et c'est au tour de Bacouya de prendre une fuite éperdue sous les torrents de pluie.

Les dernières pages du roman sont pleines de considérations philosophiques de Bacouya sur la nature des espèces et leurs relations. Abandonné même par ses femelles, il marche dans la brousse :

Bacouya, faisant halte, ferma un instant les yeux pour évoquer une fois encore le village de Batouala. Puis il reprit sa marche grelottante. / Et la boue mouvante des ténèbres l'enlisa. (MARAN, 1953, p. 241).

Voilà les derniers mots du roman et du Cycle de la brousse : on voit que Batouala, que l'on avait découvert se réveillant dans sa case de chef au début du premier roman, figure toujours parmi les personnages les plus marquants, même si les titres des œuvres et leur action ont été progressivement envahis par les bêtes, et que la dernière image de la brousse est celle d'un singe, grelottant seul dans la nuit, laissant imaginer au lecteur, qu'au même moment – peut-être –, le *mokoundji* festoie dans son village, si le Blanc le permet.

Mode narratif et posture auctoriale

Cette brève évocation d'un des personnages présents dans trois romans parmi les œuvres réunies sous l'étiquette « Cycle de la brousse africaine », ne suffit évidemment pas à démontrer l'imaginaire de l'écrivain Maran ni la richesse de son français ou les subtilités de son style. Le monde décrit est celui de la brousse de l'Oubangui-Chari à l'époque coloniale, vers 1914-1918, dans lequel évoluent des tribus selon d'antiques traditions faites de travaux agricoles, de chasses aux bêtes féroces, de fêtes périodiques et parfois aussi de luttes intertribales sans merci. Depuis une vingtaine d'années, tout cela est compliqué par les interventions sporadiques d'un nouvel envahisseur, l'homme « blanc de peau », assisté de miliciens locaux, dont la force repose sur le privilège énorme et incontestable des armes à feu.

Contrairement aux romans autobiographiques de Maran, à aucun moment ne surgit un « je », sinon dans les dialogues entre personnages, enchâssés dans la narration. Ces trois récits sont manifestement inspirés de l'expérience vécue par leur auteur, et décrivent avec une même minutie des situations dans lesquelles

hommes et bêtes vivent sur des territoires qu'ils sont souvent appelés à se disputer, mais – sauf pour le regard et les aspects méta-narratifs d'un discours volontiers humoriste ou ironique, les références au monde occidental sont pratiquement absentes dans les diégèses construites dans chacune des œuvres.

Comme les autres œuvres du cycle de la brousse, ces trois romans n'ont rien à envier aux romans – naturalistes – d'un Zola ou d'un Maupassant, et les lieux qui y sont évoqués, ne sauraient être confondus avec les décors, à peine esquissés, des contes de fée européens ou des contes folkloriques africains ou antillais. Par contre, cette adhésion au code du réalisme est fusionnée avec un code du surnaturel dans lequel les animaux se voient attribuer des compétences magiques, comme le don de la parole et de la pensée, à l'instar de ce que nous connaissons dans les fables ou les contes populaires. Bref, avant même les nouvelles du *Passe-muraille* du parisien Marcel Aymé ou les fabuleux romans du brésilien Jorge Amado, et bien avant *Cent ans de solitude* du caribéen Gabriel Garcia Marquez, René Maran a campé des narrateurs qui neutralisent allègrement l'antinomie entre les codes respectifs du réalisme et du surnaturel, et s'inscrivent donc dans le mode narratif du réalisme magique, tel qu'il a été défini naguère par la comparatiste canadienne, Amaryll Chanady (1985)¹¹.

Cela commence dès le premier chapitre de *Batouala* où, en attendant que son personnage principal veuille bien se lever, le narrateur consacre quatre pages en focalisation interne au réveil de Djouma, le petit chien roux et triste : « Ce n'est point que [le vacarme des canards dans la case] l'eût troublé plus que de coutume. Déjà, du temps de sa mère, que ses maîtres avaient mangée certain jour de famine, – chaque matin ressuscitait pareil vacarme. » (MARAN, 1921, p. 25).

Puis le narrateur continue d'exposer les pensées désabusées de Djouma sur sa condition de « moins que rien », de chien « qu'on peut châtrer pour s'amuser » (MARAN, 1921, p. 27), qu'on ne nourrit pas, et dont on ne se sert qu'à la saison des feux de brousse pour débusquer le gibier. Bref, « [...] il y a belle lurette que rien de l'esprit des hommes à peau noire n'était étranger à Djouma [...] » (MARAN, 1921, p. 27). Dès le premier chapitre de son premier roman sur la brousse, Maran alterne donc les focalisations entre personnages humains et animaux, ce qui lui permet d'innombrables et originales variations sur les points de vue – alors même que la réalité de la brousse est partagée par tous – et ainsi de « démasquer » chaque espèce en la soumettant au regard d'une autre, souvent

¹¹ Extraits traduits in Scheel (2005).

Le personnage de Batouala dans le cycle de la brousse africaine de René Maran [...]

avec humour ou ironie. Si le narrateur exprime rarement des jugements directs sur les personnages ou sur les événements décrits, il rapporte, par contre, quantité d'opinions exprimées par des personnages (humains ou animaux), soit dans les dialogues et dans les chants insérés dans le récit (par exemple ceux improvisés par les hommes dans les champs pour se moquer de quelqu'un), soit par le truchement du discours indirect, lorsque le narrateur focalise le récit par un personnage.

Toutes sortes d'opinions négatives voire insultantes sont exprimées : celles de noirs sur les blancs et vice-versa, ou de tel membre d'une tribu sur une autre, détestée ou méprisée, souvent avec retour de la politesse. Il convient donc de se méfier des généralisations hâtives sur les opinions ou la posture de l'écrivain dans ces textes de fiction, en se basant seulement sur tel ou tel passage, ou de les interpréter dans une perspective trop étroite. Ainsi, les approches écologistes sont prises aujourd'hui et se combinent volontiers avec une perspective postcoloniale, comme dans une étude qui vient d'être publiée sous le titre « La critique environnementale dans les récits animaliers de René Maran » à l'Université Ca' Foscari de Venise. Elle conclut que

René Maran démontre que, avant la colonisation, les habitants de la brousse, hommes et animaux, ont vécu dans une harmonie et un équilibre qui témoignent de la cohabitation heureuse entre les hommes et la nature, dans un système qui utilise les ressources naturelles dans et pour le meilleur équilibre possible. (MILANESIO, 2010, p. 184).

Une telle conclusion ne correspond malheureusement pas du tout à ma lecture car, si dans bien des passages, des effets dévastateurs du système colonial sont en effet dénoncés avec force, notamment quand les habitants des villages sont obligés de s'épuiser à produire du caoutchouc, au détriment des cultures vivrières, ou que la collecte de l'ivoire incite les guerriers à massacrer des éléphants, il n'est guère question de « cohabitation heureuse entre les hommes et la nature » (MILANESIO, 2010, p. 184), me semble-t-il, dans la majeure partie des œuvres, où les colonisateurs d'ailleurs n'apparaissent pas. Il y a cohabitation, certes, et parfois des moments heureux, pour les bêtes comme pour les tribus, mais le message qui est illustré de façon lancinante et celui de la dure bataille pour la survie – des individus comme des groupes – bataille où gagne toujours le plus fort ou le plus rusé. Ce qui est communément appelé « la loi de la jungle » vaut donc aussi pour la brousse africaine décrite par René Maran.

Dans la description de cette bataille permanente, le ton adopté par Maran varie beaucoup d'une situation à l'autre, et ses sympathies aussi, selon la focalisation choisie. Mais que les passages soient badins, lyriques, épiques, pathétiques ou tragiques, les descriptions du terrain – hostile ou enchanteur, dans lequel évoluent les personnages est toujours d'une précision remarquable, incluant un grand nombre de mots africains – bandas ou saras, surtout – et des références innombrables aux rivières, montagnes et villages d'une région réelle. C'est ailleurs que René Maran a exprimé des opinions en son nom propre, à commencer par la bombe à retardement que fut la préface de *Batouala*¹². Mais aussi dans les correspondances, bien sûr, et dans ce livre étonnant, *Le Tchad de Sable et d'Or*, paru en 1931 aux éditions Alexis Redier, dans la collection « Toute nos colonies », en pleine exposition coloniale. Or ce livre a été en partie rédigé sur le bateau du retour définitif de Maran pour la France, en 1923, et contient des passages extrêmement personnels sur son expérience en Afrique. Je me contente d'en citer quelques lignes de la conclusion :

Après quatorze ans d'agonie, une période de ma vie est morte... / J'ai renoncé à l'Afrique pour toujours. La vie civilisée m'a repris d'un coup... / Il est néanmoins des jours où je me laisse aller au souvenir... / La brousse m'a imprégné de ses radiations les plus secrètes et surtout de l'horreur sacrée dont elle envoûte ce qui l'entoure./ Elle m'a saturé de souvenirs. Je me rappelle des riens, qui sont pour moi des joyaux... (MARAN, 1931, p.135-138).

Conclusion

Manifestement, le personnage de Batouala n'a pas été représenté par René Maran dans le registre héroïque : certains épisodes expliquent la réputation qu'il s'était faite dans sa jeunesse puis dans son rôle de chef de tribu, longtemps admiré et respecté, puisqu'il a pu acquérir neuf femmes. Mais dès le premier roman, on le découvre vieillissant et affaibli – notamment par les conséquences de la prise en main du territoire par le colonisateur français et ses acolytes noirs, détenteurs de l'autorité absolue que confèrent les armes à feu. Puis, dans *Djouma*, Batouala se trouve humilié aux yeux de la tribu et de son chien, par son ignorance du français et sa dépendance des traductions en « petit nègre » par le *capita* qui fait

¹² Elle n'explora qu'après le « scandale du Goncourt ». On continue d'espérer retrouver dans quelque archive l'avant-texte de cette préface, à savoir le rapport envoyé par Maran au député Candace en 1919, et par ce dernier au Ministre des Colonies, et qui aurait disparu.

Le personnage de Batouala dans le cycle de la brousse africaine de René Maran [...]

office d'interprète pour le chef de poste¹³. Dans *Bacouya*, Maran met en scène le chef de guerre Batouala à nouveau humilié – d'abord en face d'un grand singe sans armes autres que ses crocs et ses mimiques de mâle dominant – puis par une victoire que sa tribu n'a obtenue que grâce aux armes du blanc.

S'il y a un héros noir dans le Cycle de la brousse africaine de René Maran, c'est Kossi, dans *Le Livre de la brousse*, à la fois jeune chasseur courageux et grand initié aux secrets des sorciers de la tribu. Mais le fier Kossi est fait prisonnier par une tribu ennemie et meurt de façon peu glorieuse avant d'avoir pu devenir un grand chef comme Batouala l'avait été. Il reste aussi à comparer les héros africains de Maran avec ceux d'écrivains coloniaux blancs contemporains, comme le *Koffi* de Gaston Joseph (1922), présenté comme le "roman vrai d'un noir" et surnommé « l'anti-Batouala » pour avoir obtenu dès 1923, en dépit d'une écriture assez fade, le Grand Prix de littérature coloniale, grâce notamment à la préface très élogieuse de Gabriel Angoulvant, ancien gouverneur général des colonies.

Plus intéressant encore me paraît le remarquable *Barga*, roman de mœurs nigériennes, de Jean Sermaye (pseudonyme du colonel Abel Boeuf, 1876-1962) dont le premier volume, *Barga, maître de la brousse*, publié à Casablanca en 1937¹⁴, obtint également le Grand Prix de littérature coloniale, et dont la suite parut, toujours à Casablanca, en 1941 sous le titre *Barga l'invincible*¹⁵. Inspiré par la figure d'un ami noir, membre de la « confrérie des chasseurs », que Jean Sermaye connut au début de sa carrière de militaire dans la région de Dogondoutchi au sud-est de Niamey, *Barga* raconte la geste épique autour de 1895 d'un véritable surhomme noir, vainqueur des animaux sauvages et des féticheurs hostiles de sa tribu animiste, les Mawri – car Barga s'était affranchi de certaines coutumes. L'action du roman ne couvre que deux années environ, mais le traitement du héros est bien plus « classiquement romanesque » que dans les romans africains de Maran, où l'écriture poétique n'exclut nullement un sens de l'humour ou de l'ironie dont les personnages – humains et animaux – font souvent les frais.

Mais quelles que soient les faiblesses du personnage de Batouala dans les trois romans africains de René Maran présentés ici, l'ensemble de son cycle de la brousse reste l'une des plus remarquables représentations littéraires d'un espace géographique, social et culturel, que l'administrateur colonial Maran, romancier

¹³ Cet épisode incite à rappeler que dans la grande affaire qui a suscité la démission de René Maran de l'administration coloniale en 1923-24, Maran lui-même s'était plaint d'avoir été accusé à tort sur la base de traductions fausses par des interprètes indigènes de postes de brousse, dont le pouvoir, au demeurant, lui semblait disproportionné par rapport à leur degré d'instruction (Voir dossier René Maran aux ANOM, Aix-en Provence).

¹⁴ Voir Sermaye (1937).

¹⁵ Voir Sermaye (1941, 2010).

en herbe et ethnographe amateur, a conçu à partir de ses patientes observations et ses nombreuses notes prises sur le terrain. Et si Batouala est moins héroïque qu'un Kossi, ou qu'un Barga, c'est parce qu'il est sans doute aussi humain que le fut le chef banda, qui en a inspiré la figure, quand René Maran le rencontra dans les environs de Grimari, vers 1912.

En ce sens, *Batouala* n'est pas seulement **le véritable roman d'un auteur nègre**, mais aussi **le roman vrai d'un personnage noir**, quoi que les critiques de la presse colonialiste française, scandalisée par un Goncourt noir qui avait osé dénoncer dans sa propre préface les abus indignes de l'impérialisme blanc, aient pu en dire vers 1921-1922.

THE CHARACTER BATOUALA IN THE AFRICAN JUNGLE CYCLE BY RENÉ MARAN FROM 1913 TO 1953

ABSTRACT: *Very few studies have looked at the character Batouala, the old "Moukondji," in the eponymous novel, subtitled "a True Black Novel", and even less on his role in two later novels by René Maran, where Batouala reappears, although he seemed to be dead at the end of the first one. These are Djouma, the Jungle Dog (1927) and Bacouya, the cynocephalic (1953) – "animal" novels, since they are narrated from the point of view of a dog and a monkey respectively. However, these three novels raise a question about the representation of the character of Batouala. He is black, of course, but is he a true hero of the novel?*

KEYWORDS: *Batouala. Djouma. Bacouya. Animal novel. Jungle, hero.*

RÉFÉRENCES

CHANADY, A. **Magical Realism and the Fantastic:** Resolved versus Unresolved Antinomy. New York : Garland Publishing, 1985.

HAUSSER, M. **Les deux Batouala de René Maran.** Ottawa: Editions Naaman de Sherbrooke, 1975.

JOSEPH, G. **Koffi, roman vrai d'un noir.** Préface de Gabriel Angoulvant. Paris : Editions du Monde nouveau, 1922.

KESTELOOT, L. **Anthologie négro-africaine.** La littérature de 1918 à 1981. Allier : Marabout, 1987.

LITTLE, R. Postface. In. MARAN, R. **Bêtes de la brousse.** Paris : Scitep éditions, 2021. p. 231-246.

MARAN, R. **Bêtes de la brousse.** Présentation et commentaires de Roger Little. Paris : Scitep éditions, 2021.

Le personnage de Batouala dans le cycle de la brousse africaine de René Maran [...]

MARAN, R. **Bacouya**. Paris : Albin Michel, 1953.

MARAN, R. **M'Bala, l'éléphant**. Illustrations de André Collot. Montréal: Ed. Arc-en-ciel, 1943.

MARAN, R. **Bêtes de la brousse**. Paris : A. Michel, 1941.

MARAN, R. **Batouala**. Véritable roman nègre. Paris : A. Michel, 1938.

MARAN, R. **Le Livre de la brousse**. Paris : A. Michel, 1934.

MARAN, R. **Le Tchad de Sable et d'Or**. Paris : Editions Alexis Redier, 1931.

MARAN, R. **Djouma, chien de brousse**. Paris : A. Michel, 1927.

MARAN, R. **Batouala** : véritable roman nègre. Paris : A. Michel, 1921.

MILANESIO, L. La critique environnementale dans les récits animaliers de René Maran. **Il Tolomeo**. v. 22, p. 169-185, 2010. Disponible sur : <<https://edizionicafoscari.unive.it/it/edizioni4/riviste/il-tolomeo/2020/1/la-critique-environnementale-dans-les-recits-anima/>>. Consulté le 10 jan. 2021.

SCHEEL, C. W. **Réalisme magique et réalisme merveilleux** : des théories aux poétiques. Paris : L'Harmattan, 2005. (Collection Critiques littéraires).

SERMAYE, J. **Barga l'invincible**. Présentation par J.-C. Blachère et Roger Little. Paris: L'Harmattan, 2010. (Autrement mêmes, 65).

SERMAYE, J. **Barga l'invincible**. Casablanca : Editions du Moghreb, 1941.

SERMAYE, J. **Barga, maître de la brousse**. Casablanca : Editions du Moghreb, 1937.

